



**HAL**  
open science

## Grossesses précoces non désirées dans l'espace romanesque indien et réunionnais

Johanna Treilles

► **To cite this version:**

Johanna Treilles. Grossesses précoces non désirées dans l'espace romanesque indien et réunionnais. *Alizés : Revue angliciste de La Réunion*, 2017, Expériences et représentations de la maternité : comprendre pour prévenir les violences intrafamiliales, 41, pp.167-178. hal-02339414

**HAL Id: hal-02339414**

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02339414v1>

Submitted on 30 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Grossesses précoces non désirées dans l'espace romanesque indien et réunionnais**

Un coup de pied bien appliqué, se dit Bhima, un coup de pied dans ce ventre, suivi d'un autre et d'un autre encore et tout sera terminé. [...] ce serait si facile. Et, comparé à ce que serait capable de faire une autre grand-mère à une autre Maya – la pousser prestement dans un puits, la vendre à un bordel, prendre un bidon d'essence et une allumette –, ce serait beaucoup plus humain<sup>1</sup>.

Cet extrait du roman de Thrity Umrigar, intitulé *The Space Between Us*, témoigne des maltraitances physiques et psychologiques que peuvent subir de jeunes femmes enceintes quand leur grossesse n'apparaît pas comme légitime au regard du microcosme familial, souvent reflet, dans les romans indiens, d'un macrocosme socio-culturel influent.

La narration de ces violences n'est pas exclusivement réservée au champ littéraire de l'Inde contemporaine. En effet, dans le cadre de mes recherches, qui ont pour sujet l'analyse comparative des représentations maternelles dans des romans indien-océaniques, il est clairement apparu que la thématique maternelle est souvent associée à des comportements violents subis ou commis par les mères. Aussi, tant dans des romans mauriciens, réunionnais, sud-africains ou indiens, retrouvons-nous cette volonté des auteurs de mettre en scène les pressions sociales et familiales qui pèsent sur les mères.

Nous avons choisi d'étudier ici deux romans féminins de l'océan Indien : *The Space Between Us* de Thrity Umrigar et *Les chants du silence*<sup>2</sup> d'Isabelle Hoarau-Joly, ces deux ouvrages ayant pour thématique commune : la grossesse non désirée d'une très jeune femme qui se voit par conséquent rejetée par sa famille. L'analyse de ces grossesses dérangeantes permet de questionner les rapports de pouvoir existants au sein de la sphère publique et de la sphère privée, qu'il s'agisse du contexte indien ou réunionnais.

A la lecture de ces œuvres, il apparaît que les comportements considérés comme « déviants » des personnages féminins sont provoqués

---

<sup>1</sup> Thrity Umrigar, *Tous ces silences entre nous*, traduit de *The Space Between Us*, Paris, Flammarion, 2007, p. 12.

<sup>2</sup> Isabelle Hoarau-Joly, *Les chants du silence*, La Réunion, Orphie, 2008.

par l'imbrication de différents rapports de pouvoir. À la violence d'un conformisme social qui dicte la conduite à suivre s'ajoute la confrontation intergénérationnelle qui s'exprime, au sein de ces sociétés aux valeurs dites traditionnelles, par la supériorité innée de la femme plus âgée sur la femme plus jeune. Cette domination culturellement valorisée au sein des romans étudiés semble donner aux femmes plus âgées l'auto-risation tacite de décider à la place des femmes plus jeunes et de se montrer excessivement dures et parfois violentes à l'égard de ces jeunes femmes, si elles ne respectent pas les règles du monde ou de la maison.

Par ailleurs, le cadre socioculturel des romans étudiés présente, dans la plupart des romans étudiés, « une valorisation systématique du masculin au détriment du féminin<sup>1</sup> ». Ce constat de Laure Bereni<sup>2</sup> porté sur la société en général s'applique avec pertinence aux romans étudiés et conduit à s'interroger sur les rapports de pouvoir existants entre les personnages des deux sexes et sur l'influence que peuvent avoir ces rapports de pouvoir sur ces autres rapports de domination existant entre femmes. Ainsi, l'étude des violences physiques et psychologiques subies par ces personnages féminins implique de prendre en compte l'imbrication de divers rapports de pouvoir qui co-crée des rôles de dominants et de dominés.

Nous pouvons donc affirmer que notre approche théorique relève de l'intersectionnalité, c'est-à-dire qu'elle prend en compte la variété des contextes ainsi que les divers rapports de pouvoir auxquels sont confrontés, dans notre étude, les personnages de fiction. En effet : « l'intersectionnalité peut être utilisée pour comprendre comment le genre interagit avec la race, l'ethnicité et la classe pour façonner les expériences des femmes face aux inégalités et à la violence<sup>3</sup> ».

Pour synthétiser, notre objectif consiste à analyser la multiplicité des facteurs historiques, sociaux et culturels qui participent à l'élaboration de représentations féminines particulières qui placent de surcroît les personnages féminins de ces romans dans des rôles de dominées.

---

<sup>1</sup> Laure Bereni, « Genre : état des lieux », entretien avec Mathieu Trachman du 5 octobre 2011. [www.laviedesidees.fr](http://www.laviedesidees.fr)

<sup>2</sup> Laure Bereni est sociologue et chargée de recherche au CNRS. Elle est également co-auteur de l'ouvrage intitulé *Introduction aux études sur le genre*, d'où est extraite cette courte citation.

<sup>3</sup> Élisabeth Harper, *Regards sur l'intersectionnalité*, CRIVIFF, coll. « Études et Analyses », n°44, mai 2012.

Dans un premier temps, l'analyse du roman de l'Indienne Thrity Umrigar permettra de questionner les mécanismes de domination qui se mettent en place entre des femmes de générations différentes quand la plus jeune est confrontée à une grossesse précoce non désirée. Nous verrons comment la violence de la femme plus âgée à l'encontre de la femme plus jeune peut exprimer l'angoisse vécue face aux pressions sociales et culturelles du monde extérieur. Nous montrerons alors comment les dominations socio-économiques et des conceptions culturelles des genres participent à l'élaboration de représentations féminines « naturellement » dominées et coupables.

Dans un second temps notre analyse portera sur le roman réunionnais d'Isabelle Hoarau-Joly, *Les chants du silence*, qui interroge plus spécifiquement cette fois les liens de causalité pouvant exister entre la réalité historique, notamment l'époque coloniale et la période de l'esclavage, et la construction de représentations féminines négatives qui placent de surcroît la femme dans un rôle ambivalent de victime et de mère toute-puissante.

L'analyse particulière de ces situations romanesques ne prétend pas à l'exhaustivité mais offre la possibilité d'une réflexion sur les facteurs de construction des représentations féminines et sur leurs conséquences aux niveaux individuel et collectif.

#### **VIOLENCE ET DOMINATION FÉMININE : IMPACT DES REPRÉSENTATIONS SOCIOCULTURELLES DOMINANTES.**

La « domination masculine » avancée par Bourdieu ne semble plus de mise dans la dialectique que nous avons choisie. En effet, dans le roman de Thrity Umrigar, quand il s'agit de faire face à la grossesse non désirée, la prise de pouvoir est principalement féminine, donnant l'impression que la grossesse est socialement considérée comme une question de femmes et que les hommes n'ont culturellement pas à faire face aux problématiques qui y sont liés.

Ainsi, *The Space Between Us* met en scène une jeune femme tombée mystérieusement enceinte qui se voit contrainte d'avorter sous la pression conjointe de sa grand-mère et de la patronne de celle-ci, Sera, aristocrate parsi de Bombay. Les hommes sont entièrement absents de cette prise de décision, la grossesse malvenue relevant uniquement, semble-t-il, de la responsabilité féminine. L'avortement apparaît alors comme un moyen de sauver de la honte la grand-mère de Maya et de protéger sa petite-fille d'un monde qui n'accordera aucun respect à un

enfant illégitime et à sa mère : « Moi je te frappe ? Attends de voir comment ce monde impitoyable te frappera quand on saura que tu es enceinte. [...] Ta honte te servira de voile » (52).

La colère de cette grand-mère qui a dû élever sa petite-fille orpheline de père et de mère s'exprime avec violence et mépris envers Maya qu'elle qualifie, tour à tour, de « dévergondée » (51) (49) (70), d'« écervelée » (72), de « princesse au gros ventre » (68), de « folle » (52), de « fille stupide » (51), de « vilaine menteuse et d'hypocrite » (51), pour ne citer que cela. A ces appellations destructrices et culpabilisantes s'ajoutent des termes d'une grande brutalité vis-à-vis de l'enfant que Maya porte, et « engraisse avec le sang » (19) de sa grand-mère. L'enfant, vampirisant les espoirs que Bhima avait placés en sa petite-fille, n'est autre, qu'« un petit bâtard » (18), « un démon grandissant dans le ventre de sa petite-fille » (18), « une malédiction ». Le bébé à venir perd sa figure humaine et innocente pour devenir un être malveillant et destructeur qui habite le ventre de Maya à la manière d'un mauvais esprit. La maternité est ici vécue comme une souillure qui témoigne du comportement dévergondé de la jeune femme. Il convient de cacher la honte qu'engendre une telle grossesse et de détruire le fœtus malveillant avant que celui ne détruise socialement Bhima et sa petite-fille :

Sans la bénédiction d'un prêtre, conçu sous le voile de la honte, refusé par le monde, cet être qui se développe dans le corps de Maya a le pouvoir de les anéantir toutes les deux. Mais avant qu'il en soit capable, avant qu'il puisse clamer publiquement ses griefs et brandir son petit poing, elles doivent l'anéantir les premières. (81)

Il apparaît clairement que ce pouvoir destructeur attribué à l'enfant ne lui est pas inhérent mais provient des conséquences sociales que peut provoquer une telle grossesse. D'un point de vue religieux, comme le signale l'allusion au prêtre, une telle grossesse ne peut qu'être synonyme d'une faute qui devra être payée et éclaboussera de honte celle qui en est coupable. Qui plus est, cette grossesse implique la mort sociale de la jeune mère, mise au ban de la société, ne pouvant par la suite espérer trouver un mari qui l'acceptera, elle et son enfant « bâtard », preuve de son infamie. Enfin, économiquement, cette grossesse anéantit la possibilité pour Maya de poursuivre ses études universitaires et de gravir ainsi l'échelle sociale. Ce dernier espoir avorté semble le plus douloureux à accepter pour Bhima, sa grand-mère, la vieille femme ayant travaillé toute sa vie comme bonne à tout faire dans une riche famille parsi et rêvant de voir sa petite-fille échapper à la misère de cette

condition, échapper au *slum*, au *basti*, où elles sont pour le moment obligées de survivre.

Elle éprouvait de la haine pour Maya. Cette fille stupide et dévergondée qui avait jeté sans réfléchir son avenir à la poubelle, comme un vieux journal. Elle aussi passerait sa vie dans ces baraquements insalubres, condamnée à perpétuité à la même existence que sa grand-mère (49).

Cette grossesse devient une prison qui condamne à une misère perpétuelle l'enfant à venir prenant l'apparence d'un fardeau qui empêchera toute élévation sociale. Pourtant, la fin du roman va montrer que des mécanismes de domination sociale plus profonds participent à cette incapacité d'échapper à sa condition, à sa caste. En effet, si la notion de caste n'est pas directement évoquée dans ce roman, l'écrivaine, Thrity Umrigar, insiste à plusieurs reprises sur les coutumes aristocrates parsi qui ne supportent pas de se mêler aux plus miséreux. Ainsi Bhima, la grand-mère de Maya, n'est-elle pas autorisée à boire et à manger dans les couverts de ses patrons, elle ne peut s'asseoir sur une chaise à leur niveau et quand elle discute avec sa patronne qui l'affectionne pourtant, c'est par terre que doit s'asseoir la vieille servante. Cette ségrégation n'est pas sans rappeler les conditions de rejet et le mépris affiché pour les femmes noires travaillant pour le patronat blanc il y a encore cinquante ans de cela aux Etats-Unis.

Ce roman illustre le mépris des classes sociales économiquement épanouies ayant eu accès à l'éducation et au pouvoir, qui refusent de considérer autrement que comme des inférieurs les êtres frappés par la misère sociale. La romancière n'a de cesse de briser la prétendue supériorité morale de la classe aristocratique, en posant un regard empli de lucidité et d'amertume sur les comportements déviants de ces personnages.

Le vernis de ce monde d'hommes et de femme éduqués s'écaille définitivement à la fin du roman, quand Bhima apprend que la jeune Maya, sa petite-fille, est tombée enceinte à la suite d'un rapport sexuel inattendu et forcé avec le beau-fils de sa patronne. Le thème de la jeune bonne dont peut disposer pour son plaisir personnel l'homme socialement plus élevé qu'elle est ici abordé pour clôturer le récit et mettre en exergue les schémas sociaux de domination et de culpabilisation qui empêchent l'ascension sociale. La grand-mère de la jeune femme se rend alors compte qu'à aucun moment, jusqu'à la découverte de la vérité, elle n'avait cherché d'autre coupable que sa petite-fille. La faute ne pouvait

être que féminine, quand bien même il apparaît, finalement, que le responsable n'est autre qu'un homme cultivé, éduqué, censé se comporter avec dignité et responsabilité. L'homme ne va pas s'arrêter au viol, il va par la suite minimiser le drame en remplaçant la jeune femme abusée dans son rôle de servante, afin d'affirmer son pouvoir et de couper court à toute tentative de révolte : « il faudra que tu nettoies les draps [...] Il y a... du sang dessus. » (327) Puis pour se dédouaner de toute faute, l'agresseur va retourner la situation et culpabiliser la victime :

J'ai réfléchi à ce qui... ce qui vient d'arriver, à ce que tu as fait. Non, ce n'est pas bien de m'avoir aguiché comme ça, d'avoir profité que j'avais un moment de faiblesse. [...] Ce que je veux dire, c'est que je te pardonne ce que tu as fait, à condition que tu n'en parles à personne.

A ce processus de culpabilisation succéderont des intimidations. Par le viol et la grossesse qui s'ensuit, la caste dominante brise l'émancipation sociale d'une jeune femme issue d'un milieu pauvre qui avait pourtant eu accès à l'éducation.

La violence et la domination qu'exercent la grand-mère sur la jeune femme enceinte s'expliquent en grande partie par sa conscience du sort que réserve la société indienne aux mères célibataires. Pourtant, cette violence féminine et la domination exercée par les deux femmes plus âgées (la grand-mère de Maya et sa patronne Sera) *se veulent* avant tout protectrices et bienveillantes. Il s'agit de culpabiliser la très jeune femme et de l'obliger à avorter afin de la préserver d'une société impitoyable, où la domination masculine impose aux femmes des représentations féminines normatives très codifiées, auxquelles il est difficile d'échapper. La domination féminine exercée dans ce roman par ces deux femmes n'est que la résultante d'un système social inégalitaire où la domination masculine s'impose ici par la violence, en toute impunité. La prise de décision de l'avortement est un signe d'émancipation et permet de sauver la jeune femme d'un avenir pénible, pourtant l'incapacité à faire jaillir la vérité et à mettre l'homme coupable de violence face à ses responsabilités témoigne qu'il reste bien du chemin à parcourir pour la reconnaissance des droits des femmes dans l'Inde contemporaine.

#### **GROSSESSE PRÉCOCE, ESCLAVAGE ET MATRIFOCALITÉ. DES LIENS DE CORRÉLATION ?**

Nous proposons, à présent, de nous intéresser au roman réunionnais *Les chants du silence* écrit en 2008 par Isabelle Hoarau-Joly.

Paru aux éditions Orphie, le roman a pour illustration de couverture l'ombre d'une femme enceinte, les mains posées sur son ventre proéminent, la tête basse, debout mais comme recroquevillée sur elle-même, sur la vie qu'elle porte. Sur cette ombre de femme sont dessinés des arbres qui s'apparentent à des palmiers et à des fougères arborescentes et, face à l'ombre ponctuée des taches vertes des végétaux, des paille-en-queues et des papillons. Cette couverture, sorte d'allégorie naïve de la femme-île enceinte, semble faire le lien entre la maternité insulaire telle qu'elle est vécue à la Réunion et le personnage principal de l'histoire. La femme représentée ne se contente pas de porter l'enfant, elle porte symboliquement l'île, son histoire, ses cultures, ses ouvertures et ses retranchements.

Dans son roman, Isabelle Hoarau-Joly dessine le portrait d'une jeune fille ambivalente et rêveuse qui tombe enceinte sans trop savoir comment et se voit contrainte à l'exil pour donner naissance à un enfant sans père. S'il aborde la question des mères célibataires, ce roman témoigne particulièrement de ce que peut ressentir une jeune fille mineure enceinte, et donne quelques pistes afin de décrypter les causes diverses ayant pu provoquer une telle grossesse. Bien qu'étant une fiction romanesque, ce livre apporte donc une vision et un point de vue interne particulier sur ces sujets sensibles et d'actualité que sont les grossesses précoces.

Le début du roman insiste sur l'Histoire réunionnaise et les origines multiples du personnage principal, il témoigne notamment des mémoires de l'esclavage et de l'engagisme, en retraçant brièvement le parcours des premières femmes à avoir peuplé la Réunion. Si la narratrice revendique son multiculturalisme, elle condamne cependant un passé lourd de souffrance et « d'infamie » qui se retransmet de génération en génération comme une malédiction. La période douloureuse de l'esclavage est alors interprétée comme un traumatisme dont les descendants ne peuvent se libérer : « Personne ne guérit de l'esclavage. Il reste enkysté, fer rouge de la mémoire, blessure ouverte sur un passé, dont ne peut guérir ni l'enfant du maître, ni l'enfant de l'esclave, unis par un passé commun. » (41)

Nombreux sont les auteurs qui se sont intéressés aux traces et aux traumatismes laissés par la période de l'esclavage au sein des constructions sociales et individuelles actuelles. Le psychosociologue Jean-Pierre



Cambefort, dans un essai intitulé *Enfances et familles à la Réunion*<sup>1</sup>, s'interroge notamment sur les liens de causalité existant entre l'esclavage et des spécificités observées dans certaines familles réunionnaises. Ayant constaté une surreprésentation de la mère au détriment du père, il étudie la corrélation pouvant exister entre ce constat *symbolique* et le nombre croissant et dorénavant déjà important de mères célibataires sur l'île. En effet : « À La Réunion, un ménage sur cinq est aujourd'hui une famille monoparentale. Dans 90 % des cas, il s'agit d'une mère avec enfant(s) »<sup>2</sup>. A ces données de l'Insee qui témoignent du nombre important de mères célibataires, s'ajoute le nombre inquiétant de grossesses précoces comme le précise une étude de l'ARS menée par Laurence Pourchez en mai 2011 : « A la Réunion, près de 600 enfants naissent chaque année d'une mère mineure, ce qui représente près de 5 % des naissances totales, soit une proportion bien plus importante qu'en métropole<sup>3</sup> ».

Le passé colonial et les traumatismes liés à l'esclavage pourraient-ils, en partie, expliquer, ce nombre inquiétant de grossesses précoces et de mères isolées à la Réunion ? En ce qui concerne les mères isolées et l'absence d'implication des pères, Jean-Pierre Cambefort affirme que la réalité coloniale du temps de l'esclavage a démuné les pères esclaves de leurs fonctions paternelles. En effet, en niant le nom du père, en annulant tout patrilignage possible avec un ancêtre masculin, l'enfant esclave pouvait pleinement appartenir au maître, le seul lien familial connu étant celui de la mère :

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Cambefort, *Enfances et familles à la Réunion, une approche psychosociologique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 93.

<sup>2</sup> « La Réunion hébergera 70 200 ménages monoparentaux en 2020 (+ 16 500). Ils seront alors presque aussi nombreux que les couples sans enfants. Cependant, leur part parmi les ménages augmentera peu et se stabilisera à 20 %.

Le nombre important de familles monoparentales, constituées d'un parent isolé avec enfant(s), est une des particularités dominiennes. À La Réunion, un ménage sur cinq est aujourd'hui une famille monoparentale. Dans 90 % des cas, il s'agit d'une mère avec enfant(s). En France métropolitaine, les ménages monoparentaux sont beaucoup moins fréquents (un sur douze). » Extrait de l'article de l'INSEE, « Projection de ménages en 2020 à La Réunion. Des ménages plus petits et plus nombreux. »

<sup>3</sup> [http://insee.fr/fr/themes/document.asp?reg\\_id=24&ref\\_id=17499#p2](http://insee.fr/fr/themes/document.asp?reg_id=24&ref_id=17499#p2)

Laurence Pourchez et Sandrine Dupe, *Les grossesses précoces chez les mineures à la Réunion, (étude anthropologique)*, ARS Océan Indien, mai 2011.

[www.ars.ocean-indien.sante.fr/fileadmin/OceanIndien/Internet/Votre\\_ARS/Etudes\\_et\\_publications/gross\\_precoce\\_a\\_la\\_run\\_n\\_21.pdf](http://www.ars.ocean-indien.sante.fr/fileadmin/OceanIndien/Internet/Votre_ARS/Etudes_et_publications/gross_precoce_a_la_run_n_21.pdf)

L'atteinte à la filiation a entamé gravement la fonction symbolique paternelle, l'image du père et ce qu'il représente par rapport à la mère dans ses relations éducatives aux enfants. Cette mutilation symbolique a entraîné la surimportance du rôle et de l'image de la mère, phénomène qui provoque d'importants déséquilibres dans la vie familiale.<sup>1</sup>

Transposant l'analyse de Jean-Pierre Cambefort aux spécificités de ce roman, le personnage de la mère apparaît comme une figure toute-puissante en comparaison avec le père qui, bien que présent, semble effacé de la sphère familiale et intime.

Pour l'adolescente des *Chants du silence*, la mère est un personnage négatif perçu comme une personne autoritaire et intrusive à laquelle il est impossible de se confier. La jeune fille exprime la méfiance qu'elle a envers sa mère et la nécessité dans laquelle elle se trouve de préserver son intimité en lui cachant ses questionnements, ses angoisses, ses désirs et ses rêves.

La communication entre la mère et la fille semble rompue depuis des années avant que cette dernière ne tombe enceinte. L'adolescente relate un traumatisme vécu à l'âge de onze ans, « le drame de sa première lettre d'amour » (96). Consciente du caractère intrusif de sa mère, la toute jeune fille cache précieusement la lettre innocente pendant plusieurs jours et la lit en secret chaque nuit, jusqu'au jour où la mère découvre la fameuse lettre et la réprimande en la couvrant de honte.

C'en était fini. Ce qui faisait la beauté de cet amour était le secret. De l'avoir découvert et mis à nu, me révélait l'inanité de mon existence. Je me rendais compte que je n'existais pas, ni pour moi-même ni pour personne vu que je n'exerçais pas le droit de propriété sur mes pensées profondes. Je ne pouvais pas les exprimer puisque mes écrits étaient souillés par le regard implacable de ma mère auquel je ne pouvais pas échapper, ses remontrances qui m'empêchaient d'exprimer mes moindres sentiments. (98)

A travers cette sensibilité adolescente blessée s'exprime encore une fois ce sentiment de dépossession de soi lié aux représentations de la servilité. La jeune fille n'est pas *maîtresse* d'elle-même, soumise à une mère toute-puissante à laquelle elle ne peut échapper. La grossesse offre peut-être alors, de manière inconsciente, un moyen de se libérer du joug familial et maternel en devenant à son tour mère.

Pourtant, cette grossesse précoce n'a pas été voulue car, dans le roman, il apparaît clairement que la jeune fille est victime d'une

<sup>1</sup> Jean-Pierre Cambefort, *op. cit.*, p. 93.

méconnaissance totale des mécanismes biologiques de son corps féminin. Elle est d'ailleurs extrêmement surprise quand elle apprend sa grossesse après une consultation médicale. Cette absence de conscience témoigne d'une profonde désinformation concernant son propre corps féminin ce qui s'explique dans le roman par l'absence de communication mère/fille ainsi que par le manque d'implication paternelle. A aucun moment, l'adolescente n'imagine les risques que génèrent ses désirs de tendresse et d'affection. Frappée de plein fouet par la violence de la réalité qu'elle découvre, elle ne tentera même pas de parler de sa grossesse au « père », un garçon aussi jeune qu'elle, un camarade de lycée, avec lequel elle n'a eu qu'une relation brève et creuse. Le personnage féminin portera donc seul la responsabilité de son état et se verra contrainte à l'exil pour sauver l'honneur familial : « Tu vas partir à Paris dans une maison où l'on s'occupera de toi et de ton enfant. Tu nous apporteras le déshonneur si tu restes ici » (229).

Le père devra se charger d'accompagner sa fille dans cet établissement tandis que la mère se désengagera totalement de la situation. C'est alors que commencent à apparaître des liens d'attachement et de compréhension entre ce père et cette fille *perdue* : « Il (mon père) s'humanisait. [...] je découvrais un être sensible que je regrettais de ne pas avoir connu dans ma courte vie d'adolescente. Élevé dans le modèle du patriarcat, il avait appliqué sans comprendre, sans réfléchir, les principes dans lesquels il avait été forgé » (230/231).

Ce passage est intéressant car il rattache une fois de plus le comportement des personnages à une réalité sociale particulière. Ce thème du patriarcat est central dans le roman car Isabelle Hoarau-Joly, à travers son personnage principal, ne cesse de questionner l'impact négatif du modèle patriarcal sur la construction des représentations féminines ainsi que sur le manque de conscience écologique. Pour elle, le modèle patriarcal, hérité du colonialisme blanc, a permis à la fois la mise en esclavage d'être humains considérés comme inférieurs (Noirs, Indiens, femmes) tout en valorisant un modèle économique qui ne respecte ni l'environnement ni le corps et le bien-être humain<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> La conception de l'écrivaine n'est pas sans rappeler le courant de pensée qualifié « d'écoféminisme ». A ce propos, Janet Biehl apporte un éclairage intéressant dans *Rethinking Ecofeminist Politics*, Boston : South End Press, 1991, p.1-6. Voir l'extrait traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Luke Haywood en 2000. Voir l'extrait <http://ecorev.org/spip.php?article711>.

L'analyse intersectionnelle permet alors de comprendre l'articulation apparemment paradoxale entre la représentation d'une mère toute-puissante, intrusive et peu communicative, et celle d'un père discret, peu impliqué au niveau familial, mais qui agit pourtant selon des codes sociaux prédéfinis faisant de lui le « chef de famille », celui qui détient le rôle dominant dans la structure familiale. La puissance maternelle ne peut alors pas être assimilée à une forme de matriarcat, mais plutôt à la résultante d'un système matrifocal, issu en outre du système économique et social initié par l'esclavage. Cette matrifocalité se retrouve particulièrement aux Antilles qui partagent avec la Réunion son passé colonial<sup>1</sup>.

Or, si cette matrifocalité semble conférer un certain pouvoir aux femmes au sein de la sphère privée, cette prise de pouvoir apparaît vraisemblablement comme une stratégie de défense (protection) nécessaire au sein d'un système aux valeurs patriarcales qui maintient le féminin dans un rôle de dominé. Autrement dit, et comme l'illustre ce roman, les mères semblent alors retransmettre à leur fille des représentations d'elles-mêmes et de la maternité desquelles le père et le mari sont exclus.

Au sein de l'esclavage, système de domination masculine marqué par la toute-puissance du maître sur les hommes noirs, la parentalité semble être devenue exclusivement affaire de femmes. Elle devient peut-être alors un moyen de prendre le pouvoir, un pouvoir secondaire, certes, mais qui dans un système de domination maximale a sans doute permis la survie de représentations féminines plus valorisantes. En contrepartie, une intériorisation du modèle patriarcal et de la toute-puissance du *maître* (le masculin dominant) favorise la retransmission de représentations dégradantes du corps féminin fondées sur la honte et le rejet de soi en tant que femme, ce qui limite fortement la communication entre mère et fille.

L'adolescente des *Chants du silence* semble avoir elle aussi intégré cette domination masculine, et l'absence d'emprise sur elle-même que cela implique : « Il est vain de lutter. Nous ne sommes pas maîtres de notre vie. [...] Il faut accueillir ce qui nous arrive tranquillement sans soubresaut ni révolte. » (221/22)

Pourtant ce schéma de domination se fissure quand, à la fin du roman, sa mère vient enfin lui rendre visite. Face à sa fille qui vient juste

---

<sup>1</sup> Stéphanie Mulot, « Je suis la mère, je suis le père! : l'énigme matrifocale. Relations familiales et rapports de sexe en Guadeloupe », *Social Anthropology and Ethnology*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2000.

d'accoucher, la mère perd soudain ses remparts d'indifférence et confie son enfance malheureuse. Son histoire, celle d'une enfant battue et soumise à un père alcoolique, est, nous dit la narratrice, « tellement banale, si commune en cette île où sous le grand soleil se cache la souffrance des femmes, des filles ignorées, incomprises » (240). La mère qui parle enfin à sa fille devenue mère à son tour se révolte alors contre cette domination masculine socialement acceptée, tout en exprimant sa culpabilité et son sentiment d'impuissance face à cette réalité :

Sommes-nous maudites pour être soumises si tôt au joug des hommes et des lois qui empêchent les femmes de vivre leur vie à leur convenance ? [...] C'est un fardeau quotidien dont on n'arrive pas à se débarrasser et que l'on transmet à ses enfants, sans le vouloir, malgré soi, en essayant de les protéger (242/243).

Le roman témoigne alors de l'impasse dans laquelle se trouvent les personnages féminins, conscientes de leur rôle de victimes et de dominées mais ne parvenant pas à sortir de ces schémas de vie et de ces représentations douloureuses du féminin et de la maternité. Pointées du doigt, l'histoire coloniale et la marque douloureuse de l'esclavage sont perçues comme des malédictions que chaque nouvelle génération doit combattre et dépasser. Or, dans un système social où des systèmes de domination fondés sur la violence et les abus prédominent encore, la tâche est loin d'être facile.

**Johanna Treilles**  
**Université de La Réunion**